AIDE À LA PREDICATION
Dimanche 1er février
Apocalypse 1,9-20

Pasteur Jean-Matthieu Thallinger,C
Consistoire de Riquewihr

Par les temps qui courent
Nous vivons des temps difficiles.
Par les temps qui courent…
Avec tout ce qui se passe aujourd'hui.

Qui dira le contraire ?
Nous ! Nous, chrétiens.
Nous qui ne sommes ni des pessimistes qui peinons à jouir, ni des optimistes béats naïfs.
Nous qui ne crions pas avec les loups, qui ne copinons pas avec les idéologies, qui sommes libres des influences de notre temps à la fois ancrés dans le présent et immergés dans l'Éternité.
Notre regard croit plus loin, plus haut, plus profond, que ce que nos yeux voient, que ce que nos oreilles entendent.
L'Apocalypse dévoile - c'est le sens du mot - une autre vision du monde, la vision de Dieu.

Nous vivons des temps difficiles ?
Qui oserait dire le contraire ?
Nous ! Nous, chrétiens.

Nous voyons bien que les tensions géopolitiques s'exacerbent, nous voyons revenir le temps des empires : la Russie, l'Inde, la Turquie, la Chine, l'Iran, toutes de très anciennes civilisations qui cherchent à retrouver leurs aires d'influences et leur puissance. Les États-Unis, la dernière arrivée dans le concert des puissances, ont rejoint le bal des ambitions impériales.
Qui pourrait contester que les signes sont là : le monde va mal, l'effondrement est proche, la fin des temps arrive ?
Vous connaissez l'horloge de la fin du monde, aussi nommée horloge de l'Apocalypse (*Doomsday Clock* en anglais), créée par des universitaires américains au début de la guerre froide en 1947. Le 28 janvier 2025, elle affichait 23 h 58 minutes 31 secondes. Le 27 janvier prochain, au moment où vous lirez ces lignes, elle dévoilera la nouvelle heure pour 2026. Si vous aimez les frissons, cherchez à partir de mardi « Doomsday Clock ».

Si vous vous sentez l'âme d'un prédicateur de l'Apocalypse, fixez les paroissiens de ce dimanche avec les yeux flamboyants comme le terrible personnage du premier chapitre du livre qui nous intéresse aujourd'hui, celui dont le verset 14 nous dit : *« ses yeux étaient comme une flamme ardente »,* et dites d'une voix *« puissante, comme une trompette »* : *« Tournez-vous vers Dieu, convertissez-vous, sinon vous périrez ».*

Cependant, sommes-nous si sûrs que les temps sont particulièrement difficiles ?
Si nous nous transportions en 1347 ? L'année des débuts de la Grande Peste noire en Europe. Née en Chine, amenée par les Mongols jusqu'à Constantinople, elle atteindra Venise, puis Marseille en 1347. En cinq ans, entre 30 et 50% de la population européenne décèdera.
Ou portons-nous moins loin, au temps des grandes guerres du XXe siècle. Ou encore plus loin aux périodes de glaciation de la préhistoire. Pourquoi pas en 1929, au temps de la grande crise économique.
Nous pourrions aussi rejoindre en imagination l'an 408, la date où un lointain prédécesseur prédicateur, du nom d'Augustin d'Hippone, écrira, au moment de la chute de Rome sous les coups des invasions barbares : *« Les temps sont mauvais, les temps sont difficiles. Voilà ce que disent les gens ».*

Rien ne change finalement.
Qu'était alors l'Europe ? Qu'était alors le territoire où nous vivons qui ne s'appelait pas encore la France ? Disputé entre tribus celtes, en butte aux invasions romaines venues du sud, puis des Francs de l'Est, les Vandales, les Burgondes, les Goths, Wisigoths, Alamans, et aussi les Huns… Nous sommes nés de cette étonnante salade de fruits. Nous sommes tous les descendants de barbares sanguinaires et de leurs victimes survivantes.
En fait, je crois que je pourrais vous emmener à peu près n'importe quel moment de l'histoire et dire avec les prédicateurs de leur temps : *« Chers frères et sœurs, les temps sont difficiles ».*

Lorsque nous lisons l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament en les situant dans leur contexte historique, l'enjeu en filigrane a toujours été comment préserver sa liberté devant les Empires qui cherchent à assoir leur domination physique, culturelle, économique, sur les populations. Il y eut l'Égypte au temps de l'Exode, Babylone au moment de l'exil, puis vinrent les Perses, les Grecs lors de la révolte des Maccabées et l'écriture du livre de Daniel (qui a inspiré fortement les images et le contexte de la rédaction du livre de l'Apocalypse) et enfin Rome à l'heure de l'écriture du Nouveau Testament.
L'auteur du livre de l'Apocalypse s'inscrit dans cette littérature de résistance. Il dit au verset 9 : *« Moi, Jean, votre frère et votre compagnon dans l'épreuve, la royauté et la persévérance en Jésus, je me trouvais dans l'île de Patmos à cause de la Parole de Dieu et du témoignage de Jésus. »*

La Parole est en exil
Il écrit depuis l'exil. Depuis Patmos, une petite île rocheuse de la mer Égée, probablement déporté par les autorités romaines.
La Parole est toujours en exil, pour paraphraser le titre d'un des livres phares d'André Neher, un des grands penseurs juifs du XXe siècle.
C'est là que se trouve une première clé de notre texte : la parole de Dieu ne naît pas au centre du pouvoir impérial, mais à la marge. Pensez aux conditions de naissance de Jésus, loin des apparats et des insignes du pouvoir.
Ce que Jean voit (versets 12-16), il ne le voit pas parce qu'il est supérieur spirituellement, mais parce qu'il est désajusté au monde. Son exil, sa position périphérique par rapport à Rome, lui permet de voir ce que ceux qui sont installés au cœur de l'empire ne peuvent percevoir. C'est depuis la marge qu'il entend la voix (v. 10) : *« Je fus saisi par l'Esprit au jour du Seigneur, et j'entendis derrière moi une puissante voix, telle une trompette. »*

L'apocalyptique est une littérature de résistance aux empires.
Le mot *apokalypsis* n'annonce pas la fin du monde, mais la fin de l'illusion. Le dévoilement des prétentions impériales. Devant Dieu, tous les rois, empereurs, maîtres, sont nus comme l'Empereur du conte d'Andersen.
Tous les récits apocalyptiques – celui de Daniel écrit sous le règne d'Antiochus IV Epiphane, celui de Jean écrit sous celui de Domitien – disent une même chose : au-dessus de l'Empereur il y a Dieu.

Le verset 8, qui introduit notre passage, dit « *Je suis l'Alpha et l'Oméga, dit le Seigneur Dieu, celui qui est, qui était et qui vient, le Tout-Puissant.* »
Rien n'est absolu, rien n'est éternel sinon Dieu.
Et Jésus, visage de Dieu, est, comme le dit le verset 5 : *« le souverain des rois de la terre »*.
Celui qui croit en Dieu est libéré de toutes les autres soumissions. La foi désacralise et relativise tous les pouvoirs humains. S'ils sont nécessaires, ils ne sont pas jamais absolus, et ne sont légitimes que lorsqu'ils assurent le respect du droit et de la justice ; lorsqu'ils mettent en œuvre la vision de l'Évangile « *le roi leur répondra : Je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous les avez faites.* » Matthieu 25,40. Il n'est pas d'autre manière d'exercer le pouvoir.

Au milieu des chandeliers.
La seule royauté légitime s'exerce au milieu des chandeliers : *« Je me retournai pour regarder la voix qui me parlait ; et, m'étant retourné, je vis sept chandeliers d'or ; et, au milieu des chandeliers, quelqu'un qui semblait un fils d'homme. » (Versets 12-13).*
Ce que sont ces chandeliers est expliqué au verset 20 « les sept chandeliers, ce sont les sept Églises ».

Le Christ de l'Apocalypse n'est pas un rival impérial. Il ne fonde pas un contre-empire. Il ne se tient pas sur un trône de marbre à Moscou, Washington ou Pékin.

Il marche au milieu des chandeliers, c'est-à-dire des Églises fragiles. Il ne gouverne pas un Empire géographique, il ne domine pas la scène du monde, il se tient au milieu de communautés vulnérables, exposées.
Les sept églises nommées au verset 11 (Éphèse, Smyrne, Pergame, Thyatire, Sardes, Philadelphie et Laodicée) sont de petites communautés chrétiennes disséminées en Asie Mineure, sous la menace constante de l'Empire romain et de son culte impérial.
Et c'est là, dans cette fragilité, dans ces périphéries que le Ressuscité se tient.

L'expression *« quelqu'un qui semblait un fils d'homme »* (v. 13) renforce la subversion du pouvoir. Elle est reprise du livre de Daniel (7.13-14) : sur les nuées des cieux arriva quelqu'un de semblable à un fils de l'homme ; il s'avança vers l'ancien des jours, et on le fit approcher de lui. On lui donna la domination, la gloire et le règne ; et tous les peuples, les nations, et les hommes de toutes langues le servirent.

Son apparence glorieuse et impressionnante est aussi reprise de Daniel (les cheveux blancs (v. 14), les yeux de flamme (v. 14), les pieds de bronze (v. 15), la voix comme les océans (v. 15)), il demeure un fils d'homme, fragile comme un vase d'argile, et nous rappelle que le Christ est un humain qui a vécu parmi les humains, pour les humains.
Face aux prétentions divines des hommes de pouvoir, l'homme chrétien, dans toute sa simplicité, ne se reconnaît qu'un seul maître : Dieu.

Face aux empires, les tentations religieuses peuvent être triples :

- S'allier au pouvoir pour survivre. Combien d'églises à travers l'histoire ont collaboré avec les puissances du moment pour préserver leur existence ?
- S'y opposer frontalement, mimétiquement. Chercher pour nous-mêmes la puissance, la domination, imposer notre vision par la force, la contrainte, le prosélytisme agressif.
- Se retirer du monde pour se préserver. Fuir dans un christianisme purement spirituel, désincarné, ou encore désenchanté, qui abandonne le monde à son sort.

La présence du Ressuscité n'est ni dans la conquête, ni dans la fuite, mais dans la fidélité discrète, parfois coûteuse, toujours précaire, au milieu des communautés concrètes qui cherchent à vivre l'Évangile dans un monde complexe et souvent hostile.

Lorsqu'il est arrivé que le christianisme se mue lui-même en Empire, il devenait alors son propre ennemi, il entrait en contradiction avec la Parole qui l'inspirait, se faisant Dieu à la place de Dieu.
Peut-être qu'aujourd'hui, en des temps où nos communautés ont retrouvé une certaine fragilité (qu'il faut relativiser en France, nous ne vivons pas notre foi chrétienne en en Iran ou en Syrie non plus où les conditions sont infiniment plus difficiles), nous sommes en situation d'être plus fidèles que lorsque nous profitions de conditions plus prospères et installées hier.
Le christianisme n'a pas vocation à aller bien, nos paroisses n'ont pas vocation à aller bien, si elles vont trop bien, je me dis qu'elles perdent leur vocation prophétique au service du monde. Le risque est constitutif de la foi.

Dans un article daté de 2020, Edgar Morin écrivait : *« J'aimerais ici formuler des principes de vie et d'espérance. Tout d'abord, le surgissement de l'improbable. L'histoire nous rappelle que ce principe est permanent. Je me souviens dans quel état d'esprit nous étions en décembre 1942, j'avais 21 ans, au moment de la bataille de Stalingrad. À un moment où les forces nazies tenaient toute l'Europe, et au-delà, le désespoir était immense. Mais une résistance sans faille, désespérée, renversa le pronostic. (…) Là où croît le péril croît aussi ce qui sauve. La chance suprême est inséparable du risque suprême. (…) Je sais que, même si les forces régressives gagnent du terrain, nous devons maintenir des petits îlots de fraternité, de pensée libre, de pensée critique ».*
(l'intégralité de l'article peut se lire ici : https://www.lanouvellerepublique.fr/poitiers/paroles-d-expert-pour-edgar-morin-toute-crise-possede-ses-propres-vertus)

Pablo Servigne, l'un des hérauts des théories de l'effondrement, propose une thèse intéressante dans un livre publié en 2017 : « l'Entraide, l'autre loi de la jungle ».
Il développe l'hypothèse que l'homme est « l'espèce la plus coopérative du monde vivant. C'est notre vulnérabilité qui nous a rendus forts, qui nous a obligés à prendre soin des autres, à nous réunir en clans, à faire coopérer les mâles (en réduisant leur agressivité, ce qui est rare chez les primates), à profiter de la présence des grand-mères, à former des familles élargies soudées par des normes sociales de forte réciprocité. L'entraide est profondément ancrée en nous. Nous sommes une espèce ultrasociale. (…) Les biologistes redécouvrent aujourd'hui que les organismes qui survivent le mieux ne sont pas forcément les plus forts, mais ceux qui s'entraident le plus. Pendant les tempêtes, ce seront donc les groupes les plus coopératifs, les plus soudés, les plus organisés, qui s'en sortiront le mieux. Mais arriverons-nous à y croire à temps ? »

Ces deux auteurs ne nous décrivent-ils pas assez justement une vision de la fonction de l'Église ?

« Ne crains pas ! »
La vision du divin provoque la terreur.
Au verset 17 : « À sa vue, je tombai comme mort à ses pieds. »
C'est la réaction de tous les prophètes face au divin : Moïse qui se cache le visage devant le buisson ardent (Exode 3.6), Ésaïe qui s'écrie « Malheur à moi ! Je suis perdu ! » (Ésaïe 6.5). Les disciples lors de la Transfiguration « Lorsqu'ils entendirent cela, les disciples tombèrent face contre terre, saisis d'une grande crainte » (Matthieu 17, 6).

La peur est l'outil principal des empires pour se fonder et pour subsister. Les empires règnent par la terreur. « Obéis ou tu mourras. » C'est le langage de Rome, de Babylone, de tous les pouvoirs totalitaires.
Face à cette peur qui nous paralyse, qu'entend le voyant de Patmos ?
« *Il posa sur moi sa droite et dit : Ne crains pas, Je suis le Premier et le Dernier, et le Vivant ; je fus mort, et voici, je suis vivant pour les siècles des siècles, et je tiens les clés de la mort et de l'Hadès* » (verset 17-18).

« Ne crains pas ! »
Comme Jésus dira aux disciples « Levez-vous, n'ayez pas peur ! » (Matthieu 17, 6).
Martin Luther King le formulera ainsi : « La peur frappa à la porte. La foi répondit. Il n'y avait plus personne. »

L'Apocalypse ne nie pas les peurs, ne dit pas : « Tout va bien, ne t'inquiète pas, il n'y a pas de problème. »
Jean est en exil. Les communautés sont persécutées. L'empire est menaçant. Les temps SONT difficiles.

Mais le texte traverse ces peurs en les situant dans une autre temporalité : « *J'étais mort, et voici je suis vivant* » (v. 18).
L'Empire dit : « Si tu ne m'obéis pas, tu mourras. »
Le Ressuscité répond : « J'ai déjà traversé la mort. Elle n'a plus le dernier mot. »
« *Je tiens les clés de la mort et de l'Hadès* » (v. 18), celui qui a vaincu la mort détient désormais son pouvoir. La mort n'est plus l'absolu devant lequel tout doit s'incliner.

Ce n'est pas une promesse d'immunité. Ce n'est pas « vous ne souffrirez pas, vous ne mourrez pas ». Les chrétiens de Smyrne et de Pergame seront martyrisés. Mais le sens final de l'histoire ne se trouve pas du côté des vainqueurs.

André Neher écrivait encore :
« En créant l'homme libre, Dieu a introduit dans l'univers un facteur radical d'incertitude, qu'aucune Sagesse divine ou divinatoire, qu'aucune mathématique, qu'aucune prière même, ne peuvent ni prévoir, ni prévenir,

ni intégrer dans un mouvement préétabli : l'homme libre, c'est l'improvisation faite chair et histoire, c'est l'imprévisible absolu. »

Et Alphonse Maillot : « Je regrette d'avoir à le rappeler, mais la vie chrétienne est l'ennemie des rêves ; le chrétien doit rester accroché au réel avec des semelles de plomb. La foi démystifie tous les idéalismes, car tout ce dont est capable l'homme livré à lui-même, c'est de planter une croix… ».

Conclusion

Si nous revenons à la question initiale, *pourquoi avons-nous sans cesse le sentiment que « les temps sont difficiles » ?*

La réponse tient sans doute à ceci : nous sommes des êtres conscients, et donc fragiles.

C'est peut-être la caractéristique principale, et l'ambivalence de l'âme humaine, depuis qu'un éclair de conscience a pris naissance en quelques grands singes il y a quelques millions d'années.

Avec la conscience d'exister est née la conscience de notre mortalité. Avec la conscience de nos capacités, de transformer le monde, d'utiliser notre intelligence symbolique pour construire des outils, des sociétés, pour imaginer des constructions, pour tester des remèdes contre les maladies, nous avons aussi acquis la conscience de notre fragilité, et de la limite à notre puissance. Et malgré les réussites incroyables du génie humain, en particulier de la science médicale, il demeure et demeurera toujours une frontière, même si nous la repoussons encore de quelques années, voire de quelques dizaines d'années, pourquoi pas : c'est la frontière de la mort.

C'est cette limite insurmontable et insupportable qui fait paniquer les empires et les empereurs qui rêvent jusqu'à la folie de pouvoir repousser les limites humaines. Les empires ont peur parce qu'ils savent qu'ils sont mortels et qu'ils refusent de mourir.

Seulement la mort ne se vainc pas par la conquête.

En traduisant en grec la Bible hébraïque, les Juifs ont traduit le passage où Dieu se présente à Moïse par ἐγώ εἰμι ὁ ὤν (Egō eimi ho ōn) : « Je suis l'Étant », « Je suis l'Être » celui qui EST vraiment, le seul réel, à côté de qui les empires et empereurs ne sont que vent et fumée, ombres passagères.

Croire, au fond, ce n'est pas être certain que tout ira bien.

C'est refuser de vivre à genoux devant ce qui fait peur.

C'est assumer cette liberté donnée par Dieu, qui est notre gloire et notre risque. Qui fait de nous des êtres capables du pire comme du meilleur.

Capables de planter des croix, mais aussi capables, par grâce, de tenir debout face aux Empires et au mal.

Car il est dit, aux chrétiens du premier siècle comme à nous : *« Ne crains pas. Je suis le Vivant. J'étais mort, et me voici vivant pour les siècles des siècles. »*

Jean-Mathieu Thallinger, Consistoire de Riquewihr